trefois illustre; il y a environ dix-huit mois, ce triste personnage sollicita une place assez importante; peut-être l'aurait-il obtenue, si l'on n'eût été heureusement éclairé sur son compte. Don Antonio de Villina est un homme des plus misérables.

Mais revenons à votre fille, monsieur le marquis; vous allez, dites-vous, vous mettre à sa recherche?

—Telle est mon intention, madame.

—Puis-je vous être de quelque secours?

—Je prendrai la liberté de me présenter chez l'ambassadeur de Votre Majesté à Paris pour le prier de me prêter son concours.

—Des instructions lui seront envoyées afin qu'il vous seconde de tout son pouvoir.

—Avant de me rendre en France, je compte m'arrêter quelque temps à Valpenas. Ces braves gens de la Navarre m'ont témoigné trop de dévouement pour qu'il me soit permis de quitter l'Espagne sans leur prouver que je ne les ai pas oubliés. Ils me croient mort, sans doute; ils seront bien heureux de me revoir.

—Ils ne m'aiment guère, monsieur le marquis; il est vrai qu'ils ne me connaissent pas. Ah! veuillez leur dire de ne pas conserver les préventions qu'on leur a inspirées contre moi et la famille royale.

—Madame, je leur dirai que la Reine régente d'Espagne est une femme d'un grand cœur, qui a tous les titres à leur affection.

—Que pourrais-je faire pour les amener à moi?

—Hélas! ils réclament ce que Votre Majesté ne peut leur donner: le rétablissement de leurs antiques privilèges.

—Des privilèges! mais chaque province voudrait avoir les siens. Quand donc le peuple espagnol comprendra-t-il que l'égalité de tous devant une même loi est la condition de cette unité sans laquelle l'Espagne ne peut être cette grande puissance que vous et moi rêvons? Je me propose d'aller en Navarre.

—Allez-y, madame, et tous les habitants de la province subiront l'irrésistible séduction de votre personne.

—Monsieur le marquis, ma grande ambition, qui sera aussi, je l'espère, celle de mon fils, serait de régner sur les cœurs de mes sujets. Oh! alors, comme notre tâche à eux et à moi deviendrait facile!

—Votre Majeté a déjà beaucoup fait pour justifier sa noble ambition, répondit le marquis.

Puis se levant:

—J'ai trop abusé des instants de Votre Majesté, dit-il; permettez-moi de prendre congé.

La Reine lui présenta sa main, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

Le petit roi s'était approché et regardait curieusement le marquis.

—Alphonse, lui dit sa mère, présentez votre front à monsieur le marquis de Mimosa; ce'st un de nos bons amis.

Elle ajouta, plutôt pour elle que pour l'enfant:

—Les souverains seraient heureux d'avoir beaucoup de pareils auxiliaires pour les aider à accomplir la lourde mission qui leur est confiée.

Le marquis embrassa l'enfant royal.

—Puisse Dieu, dit-il, conserver longtemps à cet enfant sa mère, afin qu'elle lui apprenne l'art de régner et le prépare à continuer l'œuvre qu'elle a si noblement commencée.

Puis, la main au-dessus de la tête du petit roi:

—A partir de ce jour, reprit-il d'une voix vibrante, mon épée, mon sang et ma vie appartiennent à mon Roi!

—Merci, monsieur le marquis! s'écria la Reine; votre bénédiction portera bonheur à non fils!

Le marquis, profondément ému, salua respectueusement la Régente et sortit du salon.

Le carrosse qui l'avait amené le reconduisit à l'hôtel du comte de Corello. Celui-ci attendait le marquis, impatient de savoir ce qui s'était passé entre lui et la Reine. Le marquis lui en fit le récit.

—C'est bien, dit simplement le comte.

—Mon cher comte, reprit le marquis, je crois que le parti carliste pour lequel j'ai combattu ne tardera pas à cesser d'exister. Les plus éclatantes victoires n'auraient pu triompher de lui; mais la femme remarquable qui tient en ses mains les rênes du gouvernement emploie des moyens bien autrement efficaces pour le réduire à l'impuissance, pour le détruire.

La pouvoir se faisant aimer, une justice égale pour tous, la préoccupation constante de l'intérêt général, voilà ce qu'il fallait pour prévenir le retour de la guerre civile.

—Tu ne t'en affliges pas, je pense?

—Non certes; je puis conserver mes sympathies au prétendant exilé pour lequel j'ai versé mon sang; mais je suis patriote avant tout. Que l'Espagne soit grande et heureuse, je m'en réjouirai, quels que soient ceux à qui elle devra sa prospérité.

—Ce qui veut dire que, pour toujours, tu renonces à la lutte?

—Oui, pour toujours; les liens de la reconnaissance m'attachent à la Reine Régente et j'ai promis fidélité à l'enfant roi.

Le comte de Corello serra silencieusement la main du marquis.

Celui-ci reprit:

—Tu sais, mon ami, quelle chose me tient au cœur; demain je vais partir pour Valpenas, j'y séjournerai le moins longtemps possible et me rendrai en France. Je dois me mettre à la recherche de ma fille, ne prendre aucun repos tant que je ne l'aurai pas retrouvée ou que je n'aurai pas acquis la certitude absolue qu'elle n'est plus de ce monde.

—Oui, répondit le comte, tu te dois tout entier à cette tâche dont je prévois toutes les difficultés. Mais écoute-moi et tiens compte des conseils que je vais te donner.

Ne cesse pas un instant de te méfier de don Antonio de Villina et, constamment, tiens-toi sur tes gardes. Il apprendra, s'il ne le sait déjà, que tu es revenu en Espagne est rentré en possession de tes biens; sa haine contre toi n'en sera que plus violente; le misérable a plus que jamais soif de vengeance; après t'avoir implacablement poursuivi de sa haine féroce jusqu'à Manille et à l'île de Paloman, il ne cessera pas de menacer ta vie, car tu sais de quoi il est capable.

J'ai tout lieu de croire qu'il est actuellement à Paris. Que fait-il? Je l'ignore et ne tiens nullement à le savoir. Mais encore une fois, méfie-toi de lui, sois prudent.... Je te conseille, dès que tu seras en France, de prendre un autre nom.

—Mon cher comte, répondit le marquis, tu me connais, tu sais que je ne puis avoir peur d'un lâche et que, excepté pour ma fille, jamais je n'ai tremblé. Cependant tes conseils sont bons, je les suivrai.

Rosina Balti avait manifesté le désir de rentrer au services de son ancien maître, et le comte de Corello n'avait pu se refuser à rendre au marquis la nourrice de sa fille.

Il avait été décidé que Rosina quitterait Madrid quelques jours après le marquis pour aller le rejoindre au château de Valpenas.

## IV

### A VALPENAS.

Le chemin de fer s'arrêtait au premier massif des contreforts que les Pyrénées projettent au loin dans les provinces septentrionales de l'Espagne. Le marquis de Mimosa dut prendre une voiture pour se faire conduire au château de Valpenas, à environ quatre lieues de distance.

Plus le véhicule avançait, plus la montée devenait rude, et quand le marquis aperçut, loin encore, les sombres murailles et les hautes tours du château, fatigué de la lenteur avec laquelle les chevaux gravissaient la pente, il mit pied à terre.

Alors, en reconnaissant ces lieux qui lui avaient été autrefois familiers, il évoquait de chers et lointains souvenirs.

C'était à cet endroit, sur ce banc taillé dans le roc, qu'au temps le plus heureux de sa jeunesse, il s'était souvent assis avec sa jeune femme; c'était là que, pour la première fois, elle avait senti remuer dans son sein l'enfant sur lequel, dès cet instant, ils avaient fondé tant d'espérances. Hélas! la marquise de Mimosa n'était plus et l'enfant, Thérésa.... qu'était-elle devenue?

Un peu plus loin, au milieu de ces roches granitiques, le marquis se rappelait une lutte héroïque qu'il avait soutenue contre des ennemis trois fois supérieurs en nombre.

Après tant d'années il retrouvait les traces de la guerre civile.

Un pont jeté sur un torrent montrait une ouverture béante faite par l'explosion d'une mine.

Non loin de là, des pans de murs de deux maisons écroulées, conservaient encore la teinte noire et rougeâtre laissée par l'incendie....

Dans une gorge où le marquis s'engagea, une vieille femme filait sa quenouille, pendant que ses chèvres, perchées sur les rochers, broutaient quelques brins d'herbe difficiles à trouver.

A la vue du marquis, la vieille resta comme pétrifiée.

—Qu'avez-vous donc, ma brave femme? lui demanda le marquis.

Elle se mit à trembler de tous ses membres, et jetant autour d'elle des regards effarés:

—J'ai peur! fit-elle.

—Ah! et de quoi avez-vous peur?

—Des fantômes; c'est l'ombre de M. le marquis que je vois, c'est un revenant!

Le marquis sourit et, regardant plus attentivement la fileuse, il l'a reconnut, malgré ses cheveux blancs et les rides profondes qui sillonnaient son visage.

—Allons, Joséph Pacarès, dit-il, rassurez-vous; si je suis, en effet, un revenant, car je reviens de loin, je ne suis pas une ombre, mais réellement le marquis de Mimosa, votre ancien maître.

—Ah! bonne sainte Vierge! s'écria la femme, remise de sa frayeur, est-ce bien possible? On nous avait dit que monsieur le marquis était mort, et c'est lui, c'est monsieur le marquis que revoit la vieille Joséph.

Elle lui avait pris les mains et, en pleurant, les baisait, comme pour bien s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination.

—Joséph, dit le marquis, parlez-moi de ceux que j'ai laissés à Valpenas.

Il avait la mémoire fidèle; il nomma l'un après l'autre ses anciens serviteurs, ses fermiers. Mais, ainsi qu'il arrive toujours quand on revient dans son pays après une longue absence, beaucoup de ceux dont s'informait le marquis étaient morts.

Il mit dans la main de la pauvre femme deux pièces d'or.

Il était heureux de marquer par un bienfait sa rentrée dans le domaine de ses ancêtres.

Il poursuivit son chemin.

Les ombres du soir estompaient les cimes des montagnes lorsqu'il arriva devant le portail du château. Il souleva et laissa retomber le lourd marteau qui annonce un visiteur. Le bruit fut suivi d'un long silence.

Enfin, le marquis entendit des pas lourds résonner sur les dalles. Un vieillard, ayant à la main un trousseau de clefs, arrivait lentement à l'appel du marteau. Ce vieillard, ancien serviteur du marquis, avait été préposé à la garde de la demeure seigneuriale. Avant d'ouvrir, il demanda d'une voix chevrotante:

—Qui est là?

—Mon vieux Rodriguez, répondit le marquis, c'est moi, le marquis de Mimosa.

Derrière la porte, une exclamation se fit entendre.

Le vieux serviteur était sous le coup d'une émotion si violente qu'il lui fa lut du temps pour ouvrir.

Il ne pouvait prononcer que ces mots, au milieu des sanglots qui étouffaient sa voix:

—Monsieur le marquis, monsieur le marquis!

Et il restait debout, les bras ballants, regardant son maître, incapable de faire un mouvement.

—Mais embrasse-moi donc, mon vieux Rodriguez! s'écria le marquis.

Il serra dans ses bras le vieux serviteur, puis tous deux pénétrèrent dans l'intérieur du château.

Le vieillard appela sa femme, comme lui bien cassée par l'âge, son gendre et sa fille, qui avaient quelques années de moins que le marquis. Ces braves gens étaient fous de joie, et Rodriguez perdait à ce point la tête qu'il donnait des ordres contradictoires pour la réception de son maître.

Pendant qu'on préparait le repas, le marquis voulut visiter seul les appartements. Il retrouva encore des traces de la guerre civile: glaces brisées, tentures déchirées, sur les murs et les plafonds de nombreux trous faits par des balles. Mais tout cela lui était indifférent.

Grave et recueilli, il pénétra dans la chambre où avait expiré la jeune marquise de Mimosa. Elle était encore tendue de noir comme au jour où la mort avait pour toujours séparé le marquis de sa compagne bien-aimée.

Il s'agenouilla près du lit et resta assez longtemps dans une attitude méditative.

S'étant relevé, il ouvrit la porte qui donnait accès dans la pièce voisine; c'était la chambre qui avait été affectée à Thérésa et à sa nourrice.

Le berceau de la petite fille était toujours là, ainsi que les jouets qui avaient amusé ses deux premières années. Pendant quelques instants le marquis contempla d'un œil morne ces pieuses reliques, puis brisé par la douleur il se laissa tomber sur un siège.

Quand Rodriguez vint chercher son maître, il le trouva, la tête penchée, tenant à la main une poupée en porcelaine dont un des bras était cassé.

Il pleurait à chaudes larmes, ce vaillant soldat qui avait tant de fois affronté la mort, qui avait supporté toutes les souffrances, toutes les humiliations d'une longue captivité avec le plus grand courage.

Le vieux Rodriguez se tenait debout, immobile devant son maître. Voyant qu'il ne bougeait pas, il lui dit enfin:

—Le souper de monsieur le marquis est servi.

Le marquis se leva, mais au moment de franchir la porte, il dit à Rodriguez:

—Cette chambre sera la mienne pendant le temps que je vais rester à Valpenas; tu y feras placer mon lit.

Le vieillard s'inclina respectueusement, disant:

—Ce que demande monsieur le marquis sera fait.

Le marquis se mit à table, mais ne fit guère honneur au repas.

Il gardait une attitude silencieuse et restait absorbé dans de douloureuses pensées.

A présent, toutes ses pensées étaient pour sa fille.

Le lendemain matin, debout devant une fenêtre, il voyait, éclairé par un magnifique soleil, le sentier abrupt tracé à travers les rochers, dans lequel Pedro Lamnès s'était engagé, portant son précieux fardeau.

Et son imagination suivait le fidèle serviteur à travers le dédale des montagnes. Mais hélas! au-delà des Pyrénées, plus rien, la nuit....

Le marquis songeait à aller faire quelques visites lorsqu'il entendit les cloches de l'église sonnant à grande volée.

—Qu'est-ce cela? demanda-t-il.

—On célèbre le retour de monsieur le marquis, répondit Rodriguez. Le bruit de votre arrivée à Valpenas s'est vite répandu, et les habitants sont appelés à venir vous rendre hommage.

Le marquis fut plus touché que surpris.

La noblesse des montagnes de la Biscaye, de la Navarre et de l'Aragon est en général restée fidèle à ses vieilles traditions.

Elle n'abandonne pas, comme dans d'autres pays, la demeure des ancêtres pour aller se ruiner dans les villes, se livrer au jeu, s'amollir dans les boudoirs des femmes galantes, compromettre sa dignité et son honneur dans de vulgaires intrigues.

Elle vit au milieu des paysans, dont elle a les goûts; elle partage leurs fatigues et est en perpétuelle communication d'idées avec eux. Il en résulte qu'elle est restée populaire, ce qui explique comment les nobles ont pu tant de fois entraîner ces populations montagnardes à la révolte.

Nul plus que le marquis de Mimosa n'avait su se faire aimer et respecter des habitants de ces provinces; aussi était-ce une joie universelle qui accueillait son retour à Valpenas.

Il lui eût été difficile d'en douter, quand il vit, venant de tous les côtés, des groupes d'hommes et de femmes en habits de fête, se diriger vers le château et bientôt envahir les terrasses.

Les curés de plusieurs villages et les vieillards de ces mêmes localités marchaient en tête de la colonne, qui s'était formée pour se présenter à la porte du château et pénétrer dans la grande cour d'honneur.

Les sons aigres des cornemuses, les notes graves des trompes et les détonations des pétards étaient répercutés au loin par les échos des rochers.

Devant le marquis, qui attendait sur une des marches du perron, les têtes se découvrirent et tous les regards se fixèrent sur le visage du seigneur que l'on avait cru exilé pour toujours.

—Mes amis, dit le marquis, soyez tous les bienvenus; je suis profondément touché du témoignage de sympathie que vous m'apportez, et du fond de mon cœur je vous en remercie.

Il descendit les marches du perron et parcourut les rangs, serrant les mains qui se tendaient vers lui, échangeant des paroles avec ceux qu'il reconnaissait, rappelant aux uns tel ou tel souvenir de la guerre, aux autres des épisodes de chasse sur les hautes crêtes des Pyrénées.

Des tables avaient été dressées dans la cour et à l'intérieur du château, dans la grande salle de réception. Le vin fut versé et l'on trinqua à la santé du marquis et à son heureux retour à Valpenas.

Allant d'un groupe à un autre, le marquis causait intimement avec les paysans, s'intéressant aux affaires de chacun, parlant des récoltes de l'année, s'informant du nombre des troupeaux. Et c'était avec une vive satisfaction qu'il apprenait que les désastres de la guerre avaient été peu à peu réparés et que la paix avait ramené la prospérité dans la contrée.

Les manifestants se retirèrent. Seul, le curé de Valpenas resta, retenu par le marquis qui lui offrit son bras et l'emmena au jardin. Ils s'assirent sur un banc d'où la vue embrassait un panorama magnifique.

Devant eux les montagnes s'échelonnaient en gradins jusqu'aux pics les plus élevés dont les neiges étincelaient au soleil. Tantôt les rampes étaient couvertes de la sombre végétation des sapins, tantôt elles ne présentaient qu'un chaos de roches nues, entre lesquelles poussaient de maigres touffes de bruyère rose. Par endroits, des torrents roulaient en cascades leurs flots écumants.

—Monsieur le curé, dit le marquis, je vous ai prié de rester afin que nous puissions causer pendant quelques instants des êtres bien chers que j'ai perdus, de la marquise de Mimosa, que vous avez assistée à ses derniers moments, et de ma fille, que vous avez baptisée. J'ignore où est ma fille, monsieur le curé, et je ne suis pas même sûr, hélas! qu'elle vit encore.

—Vous devez l'espérer, monsieur le marquis.

—Si je n'avais pas cet espoir et celui de la retrouver, à quoi me servirait de vivre.

—Monsieur le marquis, quand on peut faire beaucoup de bien et être encore utile à son pays, on doit vivre.

Un sourire amer glissa sur les lèvres du marquis.

—Je ne vous interroge pas au sujet de ma fille, dit-il; vous ne pouvez savoir ce que Rosina Balti et le comte de Corello ignorent.

—En effet, monsieur le marquis, je ne puis rien vous apprendre concernant votre chère Thérésa; mais je puis vous parler de certaines tentatives de votre cousin don Antonio de Villina.

—Je sais un peu ce qu'il a fait pour s'emparer de mes biens. Est-ce qu'il a osé reparaître à Valpenas après y être entré en maître une première fois?

—Oui, monsieur le marquis, il est revenu après votre condamnation et alors que vous étiez déjà aux îles Philippines.

—Le misérable a toutes les audaces!

Rosina Balti n'était plus au château lorsque don Antonio reparut dans le pays à la tête d'un fort détachement de soldats. Il s'était fait donner la mission d'enlever les fusils des habitants de nos montagnes. Il fouilla toutes les maisons, toutes les chaumières; mais nos paysans avaient déposé leurs armes en lieu sûr.

Ce qu'il visait surtout, c'était le château de Valpenas, où il espérait, sans doute, trouver beaucoup d'argent. Son espoir fut trompé; il eut beau chercher partout, il dut sortir du château comme il y était entré, les mains à peu près vides.

Quelques mois plus tard il revint. Cette fois il était seul. Il se présenta au château, disant que les biens de la maison de Mimosa lui appartenaient.

—Je sais, lui répondit Rodriguez, que vous voulez les faire confisquer à votre profit; mais comme je ne suis pas informé que vous ayez gagné votre mauvaise cause, je vous refuse l'entrée du château.

Don Antonio parlementa assez longtemps, employant tour à tour la flatterie et la menace, mais Rodriguez n'était pas de ceux qu'on intimide facilement, il resta inflexible et don Antonio dut se retirer, furieux et jurant qu'il ferait pendre votre fidèle serviteur, après qu'on lui aurait arraché la langue....

Il vint alors chez moi et me tint un tout autre langage qu'à Rodriguez. Peut-être croyait-il que je savais où Pedro Lamnès avait porté la petite Thérésa. Il me parlait avec émotion et des larmes dans la voix de sa grande tendresse pour cette enfant; il pensait bien qu'elle existait encore, mais où était-elle? Si on le savait, cela mettrait fin au procès qu'il était obligé de soutenir; car le marquis de Mimosa étant mort civilement, il était le tuteur de sa fille et serait heureux d'être appelé à veiller sur elle et à lui conserver son héritage.

D'un ton assez vif, je lui fis comprendre que mon opinion sur son compte était faite depuis longtemps et que je n'étais dupe ni de son hypocrisie ni de ses mensonges.

Il changea aussitôt d'attitude. Pourpre de colère, il me dit:

—Les revenus de cette terre m'appartiennent, j'entends que, demain, vous annonciez au prône que tous les tenanciers qui relèvent du château ont à verser leurs redevances entre mes mains.

Mais pas plus que Rodriguez je ne me laissai intimider. Je lui répondis froidement:

—Je n'ai pas à obéir à vos ordres; quand vous serez le maître à Valpenas, les tenanciers du domaine vous paieront ce qu'ils doivent.

Sa fureur était à son comble; il me fit peur et je crus un instant qu'il allait se jeter sur moi et m'étrangler.

Lui même, sans doute, eut peur de toucher à un prêtre; il se calma et se retira.

A cette époque, monsieur le marquis, l'autorité ne nous protégeait guère; nous étions en quelque sorte mis hors la loi, nous n'avions aucune justice à espérer, et don Antonio pouvait tout se permettre impunément.

Je parlai de mes craintes à plusieurs de mes paroissiens, leur disant que don Antonio de Villina était bien capable de venir, accompagné d'hommes armés, réclamer leurs redevances.

Dès lors, nos paysans se tinrent sur le qui-vive, prêts à s'armer des fusils sortis de leurs cachettes.

Je ne m'étais pas trompé, monsieur le marquis.

Un jour, un pâtre accourut au village, annonçant que don Antonio, qu'il avait reconnu, allait arriver à Valpenas avec une vingtaine d'hommes armés de fusils et de pistolets. Tout de suite je fis sonner le tocsin; les habitants s'armèrent, et quand don Antonio et ses bandits voulurent pénétrer dans le village, ils trouvèrent devant eux plus de cent hommes qui en défendaient l'entrée.

Il n'y eut pas de combat. Comprenant l'inutilité d'une attaque contre une force aussi imposante, don Antonio battit en retraite.

—Et depuis, monsieur le curé?

—Depuis, monsieur le marquis, votre indigne parent n'a plus reparu dans le pays. Il est vrai qu'il n'avait pas eu gain de cause dans ses revendications et que, grâce à M. le comte de Corello, vos biens avaient été mis sous séquestre.

Ah! monsieur le marquis a un ennemi terrible dans don Antonio de Villina.

—Je ne le sais que trop.

—Il est d'autant plus terrible que maintenant, repoussé de partout, même par ses meilleurs amis d'autrefois, il agit dans l'ombre et rampe comme le reptile.

—Depuis plusieurs années, m'a-t-on dit, il a quitté l'Espagne.

—J'ignorais cela, monsieur le marquis, mais n'en suis pas surpris. Je demande à Dieu la grâce de vous délivrer de votre ennemi.

—Demandez-lui aussi et surtout de me guider dans les recherches que je vais entreprendre bientôt pour retrouver ma fille.

—Je le ferai chaque jour dans mes prières.

—Merci, monsieur le curé.

Le bon vieux prêtre prit congé du marquis après que celui-ci lui eût fait remettre par Rodriguez une somme importante destinée aux pauvres de la paroisse et à des réparations urgentes à faire au presbytère.

Dès les jours suivants, et si indifférent qu'il fût aux questions d'intérêt, le marquis de Mimosa dut s'occuper des affaires nécessitées par la levée du séquestre.

Mais il ne fut pas obligé de quitter Valpenas; l'administrateur judiciaire, qui avait été nommé gardien du séquestre et chargé de l'administration des biens de la maison de Mimosa, au nom de Thérésa-Inès de Mimosa, disparue, vint lui-même trouver le marquis au château de Valpenas pour lui rendre ses comptes.

Le marquis put juger que l'administration de ses biens avait été mise en excellentes mains. Comme le palais de Madrid, loué à un prince étranger, les châteaux, les bâtiments d'exploitation des fermes avaient été entretenus en parfait état. Cependant, malgré les dépenses faites, la fortune du marquis s'était augmentée de plus de quatre millions pendant la durée de sa détention.

Après un séjour de six semaines à Valpenas, le marquis partit, sans dire à personne où il allait.

Seule, Rosina Balti savait que son maître se rendait directement à Paris.

Huit jours après, elle quittait à son tour le château et partait pour la capitale de la France, où elle allait remplir les fonctions de femme de charge auprès de Mme la générale de Vauclair.

## V

### CHEZ LE GÉNÉRAL DE VAUCLAIR

Le général Jacques de Vauclair demeurait rue des Pyramides, près de la petite place où se dresse une statue équestre de Jeanne-d'Arc, la grande Lorraine.

Après de brillants états de service, atteint par la limite d'âge, le général de Vauclair, grand officier de la Légion d'honneur, avait été mis à la retraite.

Mais il était encore très vert et disait que si la France avait un jour besoin de lui, il serait prêt à reprendre son épée.

Tous les matins, les promeneurs du Bois de Boulogne et des Champs-Elysées se retournaient pour regarder ce beau vieillard qui, toujours droit sur sa selle, parcourait la belle avenue et les allées du Bois en écuyer consommé.

Avec une ponctualité mathématique, il réservait chaque jour quelques heures à des études militaires qui devaient être la base d'un important ouvrage.

Mme de Vauclair avait été autrefois remarquablement belle et avait eu de grands succès dans le monde. Mais depuis la mort de sa fille et cette suite de malheurs qui avaient frappé son gendre, elle ne recevait plus et se renfermait dans un cercle de relations intimes.

Ceux qui l'approchaient rendaient hommage à sa bonté et à l'aménité de ses manières. On vantait sa générosité, et, quoqu'elle n'en fît point parade, on savait très bien qu'elle consacrait beaucoup de son temps et une grande part de sa fortune à venir en aide aux malheureux.

(*A continuer.*)

---

Les avocats trouveront utile à consulter la liste ci-dessous des jours où sont appelables (*retournables*) à la Cour Suprême, les affaires des diverses paroisses de l'Etat:

Acadie, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Ascension, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Assomption, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Avoyelles, les seconds lundis de janvier, d'avril et novembre.

Bâton Rouge, Est, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Bâton Rouge, Ouest, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Bienville, les seconds lundis de mai et de décembre.

Bossier, les seconds lundis de mai et de décembre.

Caddo, les seconds lundis de mai et de décembre.

Calcasieu, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Caldwell, les seconds lundis de mai et de décembre.

Cameron, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Est Carroll, les seconds lundis de mai et de décembre.

Ouest Carroll, les seconds lundis de mai et de décembre.

Catahoula, les seconds lundis de mai et de décembre.

Claiborne, les seconds lundis de mai et de décembre.

Concordia, les seconds lundis de mai et de décembre.

De Soto, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Feliciana, Est, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Feliciana, Ouest, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Franklin, les seconds lundis de mai et de décembre.

Grant, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Ibérie, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Iberville, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Jackson, les seconds lundis de mai et de décembre.

Jefferson, les premiers et seconds lundis de chaque mois.

Lafourche, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Lafayette, seconds lundis de janvier d'avril et de novembre.

Lincoln, seconds lundis de mai et de décembre.

Livingston, quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Madison, seconds lundis de mai et de décembre.

Morehouse, seconds lundis de mai et de décembre.

Natchitoches, seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Ouachita, seconds lundis de mai et de décembre.

Orleans, premiers et troisièmes lundis du mois.

Plaquemines, premiers et troisièmes lundis du mois.

# NOMS

# Des Rues

## Qui ont été changés.

### PREMIER DISTRICT.

Foucher, (commençant à Poydras), maintenant Constance.
Martin, maintenant Willow
Delord, maintenant avenue Howard.
Pearl, maintenant Poe.

### DEUXIÈME DISTRICT.

Wilson, maintenant Serantine.
Oak, maintenant Orchid.
Port, maintenant Moss.
St-Jean, maintenant Bell.
Washington, maintenant Ronquette.
Chemin du Bayou, (de Nord Remparts à Nord Claiborne), maintenant Hôpital.
Chemin du Bayou, (commence à Nord Claiborne, au lieu de Nord Remparts).
Calhoun, maintenant Arthur.
Clay, (nord du Chemin de la Métairie), maintenan Emmett
Gaines, maintenant Germain.
Génois, maintenant Freeman.
Hôpital, (maintenant du fleuve à Nord Claiborne, puis au lac).
Avenue Jackson, (anciennement avenue Van Buren), maintenant avenue Chalmette.
Avenue Monroe, maintenant avenue Mound.
Webster, maintenant Voisin.

### TROISIÈME DISTRICT.

Livaudais, maintenant Buchanan.
Pope, maintenant Home.
Rossini, maintenant Rosalind.
Warsaw, maintenant République.
Adams, maintenant Alabo.
Alexander, maintenant Kentucky.
Pagatelle, maintenant Bourbon.
Delaronde, maintenant Douglass.
Dryden, maintenant Dinemore.
Champs Elysées, maintenant avenue Champs-Elysées.
Eugénie, maintenant avenue Lafayette.
Génie, maintenant Grant.
Girod, maintenant Villeré.
Bons Enfants, maintenant St-Claude.
Hunters, maintenant Eads.
Joséphine, maintenant Japonica.
Jumonville, maintenant Pontalba.
Léonidas, maintenant Lombard.
Livingston, maintenant Mandolin.
Monroe, maintenant Tupelo.
Petre, maintenant Dubreuil.
Poète, maintenant Avenue St-Roch.
Salomon, maintenant Sabrano.
Socrates, maintenant Selma.
Solon, maintenant Sénat.
Union, maintenant Touro.
Washington, maintenant Avenue St-Roch.

### QUATRIÈME DISTRICT.

Harmonie (finit maintenant à Chestnut).
Avenue et rue Jackson (maintenan Avenue Jackson.)
Levée, maintenant Tchoupitoulas.

### CINQUIÈME DISTRICT.

Barthélemy, maintenant Bermudes.
Avenue Canal, maintenant Avenue Whitney.
Chestnut, maintenant Belleville.
Church, maintenant Kent.
Decatur, maintenant Diana.
Franklin, maintenant Nunes.
Hancock, maintenant Hermosa.
Jackson, maintenant Avenue Slidell.
Jefferson, maintenant Rivière.
Lapeyrouse, maintenant Lamarque.
Madison, maintenant Avenue Brooklyn.
Market, maintenant Avenue Opelousas.
Monroe, maintenant Tèche.
Octavia, maintenant Clyde.
Penn, maintenant Fuller.
Peter, maintenant Avenue Pélican.
Villeré, maintenant Morgan.
Washington, maintenant Wagner.

### SIXIÈME DISTRICT.

Levée, maintenant Tchoupitoulas.
Louisa, maintenant Irma.
Green, maintenant S. Liberté.
Chesnut (au-dessus du Parc), maintenant Audubon.
Market, maintenant Meadow
St-Patrick, maintenant Saratoga.
Washington, maintenant Hampson.
Arcadie, maintenant Magnolia.
Barthélemy (de Upperline à Calhoun).
Enterpe (de S. Broad à l'avenue Hagan).
Gasquet, maintenant Vincent.
Henry, maintenant Willow
Miro (de Walnut à Lower Line), Spruce.
Polymnie (de S. Broad à l'avenue S. Hagan), Elba.
Terpsichore (de S. Broad à l'avenue S. Hagan), Eve.
Uranie (de S. Broad à l'avenue Hagan,) Eliz.
Victor, maintenant Magnolia.

### SEPTIÈME DISTRICT ET NOUVEAU CARROLLTON.

Architecte, N. C., maintenant Apollonia.
Bernadotte (de Douzième ou Apricot à N. Line), maintenant Protection.
Canada, maintenant Sycamore.
Clay, maintenant Cherry.
Clinton, maintenant Cherokee.
Cyprès, maintenant Panola.
De Armas, maintenant Mississipi.
Huitième, maintenant Spruce.
Dix-Huitième, maintenant Peach.
Onzième, maintenant Annie.
Cinquième, maintenant Poplar.
Quinzième, maintenant Olive.
Première, maintenant avenue St-Charles.
Quatrième, maintenant Oak.
Quatorzième, maintenant Oleander.
Jackson, maintenant Général Ogden.
Jefferson, maintenant Joliet.
Madison, maintenant Dante.
Milton, N. C., maintenant Meteor.
Napoléon, maintenant Néron.
Neuvième, maintenant Sycamore.
Dix-Neuvième, maintenant Pear.
Olivier, maintenant Général Hood.
Philip, N. C., maintenant Mermet.
Rosseau, N. C., maintenant Ross.
Deuxième, maintenant Maple.
Septième, maintenant Hickory.
Dix-Septième, maintenant Palmetto.
Seizième, maintenant Birch.
Seizième, maintenant Palme.
Dixième, maintenant Mobile.
Troisième, maintenant Elm.
Treizième, maintenant Figue.
Douzième, maintenant Abricot.
Vingtième, maintenant Quince.
Upper Line, maintenant Protection.
Washington, maintenant Fern.

### RUES SANS LES DISTRICTS MARQUÉS.

Bassin (de Clio au haut de la ville) maintenant Saratoga.
Bondousquié et Jeannette, maintenant Garfield.
Breslau, maintenant Sud Robertson.
Commune, (de Baronne au fond de la ville), maintenant Avenue Tulane.
Craps, maintenant Bourgogne
Dorbonde, N. et S., maintenant N. S. Dorgenois.
Edmond, maintenant Calhoun.
Gasquet (de Claiborne au-delà) maintenant Cleveland.
Gayoso (de Walnut à Lowerline) maintenant Gén. Lee.
Jeanne, maintenant Alvar.
Jersey, maintenant Annonciation.
Léonie, maintenant Clara.
Locust, maintenant S. Robertson.
Long (de l'Avenue Peters au haut de la ville) maintenant Freret.
Magistrat, maintenant N. Dorgenois.
Morales, maintenant Marais.
Napoléon, N. et S., maintenant N. et Sud Henrietta.
N. Market, maintenant N. Diamond.
Vieux Camp, maintenant Camp Place.
Vieux Magazine, maintenant Place Magazine.
Paix, maintenant Kerlerec.
St Bernard (nouveau), maintenant Allen.
St-David, maintenant S. Franklin.
St-Denis, maintenant S. Remparts.
St-Georges, maintenant Howard
Ste-Jeanne, maintenant Ste-Adeline.
Avenue St-Jean, maintenant S. avenue Hagan.
Sauvé, maintenant Hickery.
S. Market, maintenant S. Diamond.
Trémé, maintenant N. Liberté.
Ursulines (de Claiborne et au delà), maintenant avenue Ursulines.
Wandorf, maintenant Birch.
Warren, maintenant Poplar.
White (anciennement S. Bassin), maintenant Saratoga.
De Armas (continuation de Enterpe), maintenant Grappe.
Robertson, maintenant S. Robertson, se prolongeant jusqu'à Lower Line, y compris Locust et Breslau, entièrement sous le nom de S. Robertson.

---


## ATHENEE LOUISIANAIS

### Concours de 1894.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

JEANNE D'ARC DANS L'HISTOIRE ET LA LITTERATURE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes*; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui aurait la médaille, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
RES. ROUEN,
P. O. Box 725.


---


## THE NEW ORLEANS BEE

(*L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.*)

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827 and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen who wish to enhance their knowledge of the French language.

**Subscription Terms:**

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per Annum $3; six months, $1.50; three months, 75 cents.